

Bibliothèque régionale d'Aoste, 25 mai 2007

La publication du livre "Le francoprovençal"

Gaston Tuaillon

Je voudrais dire d'abord, chers amis Valdôtains, que c'est un vieillard qui va vous parler, c'est-à-dire un homme qui n'a plus une bonne élocution et je vous prie de bien vouloir excuser les ratés que je ferai inévitablement dans mon discours.

PREMIERE PARTIE « J'AI BIEN CONNU VOTRE PAYS »

Pour vous montrer que je suis un vieil ami de la Vallée d'Aoste, je vais vous dire quelle a été la première personnalité que j'ai connue chez vous. Le premier Assesseur à l'Instruction Publique que j'aie connu a été Monsieur Gex. Cela est si ancien, que je ne me souviens plus exactement en quelle année c'était ; sans doute en 58 ou 59.

À partir de 1962, j'ai participé aux débuts de l'enseignement que la Vallée d'Aoste avait mis en place pour donner un sens à sa situation de *Région à Statut Spécial*. Dans le cas de la Vallée d'Aoste, cette particularité tient au fait que, depuis le xv^e siècle, la langue française était la langue ordinaire de culture et d'administration du pays. En 1962, les Valdôtains ont décidé de donner une réalisation pratique à leur *Statut Spécial* ; et ils ont donné d'abord une place particulière aux patois valdô-



28 février 2006. Saint-Nicolas. M. Gaston Tuaillon au siège de notre Centre

(photo G. Hoyer)

tains, parce qu'ils étaient encore fréquemment parlés et même le plus couramment parlés dans toute l'aire du francoprovençal.

René Willien, qui écrivait à cette époque ses nombreuses pièces de théâtre en patois, a pris une part importante dans cette entreprise tendant à donner aux patois valdôtains la place qu'ils méritent. René Willien a organisé à Saint-Nicolas des cours de linguistique pour les enseignants Valdôtains et il a fait appel pour cela à des spécialistes du francoprovençal. Ernest Schüle qui dirigeait le *Glossaire des patois de la Suisse romande* à Neuchâtel, Rose-Claire Schüle, ethnologue cantonale du Valais, Corrado Grassi, professeur à l'Université de Turin et moi, son collègue de Grenoble ; quelques années plus tard, Tullio Telmon a complété l'équipe. À cette époque, Saint-Nicolas était devenu le siège d'un enseignement universitaire, où étaient enseignées en plus de la linguistique francoprovençale, les différentes disciplines utiles à la formation des premiers enquêteurs de *l'Atlas des Patois Valdôtains*.

Puis-je rappeler à ceux qui ont suivi ces cours, et qui sont aujourd'hui de sages sexagénaires plus ou moins avancés, un incident particulier de leur jeunesse folle. Les cours de disciplines d'enseignement supérieur à Saint-Nicolas ont eu ce qu'on peut appeler "leur mois de mai 68". Les jeunes Valdôtains qui apprenaient la linguistique, la phonétique et l'ethnologie à Saint-Nicolas n'ont pas voulu être en reste sur les autres étudiants d'Europe qui exigeaient de leurs aînés qu'ils se mettent un peu à la mode. Il y eut à Saint-Nicolas, non pas d'interminables palabres sur l'art d'enseigner aux esprits épris de modernité, mais des discussions tout de même, qui nous ont occupés, cinq ou six heures, jeunes et plus âgés. Nous nous en sommes tous sortis sains et saufs et ces mises au point ont beaucoup fait pour resserrer notre compréhension mutuelle. J'ai voulu rappeler ce souvenir vieux d'un demi-siècle aux "Révolutionnaires de 68 de Saint-Nicolas", pour montrer que le travail fait à l'instigation de René Willien était, en tous points, d'une qualité digne d'une université.

Le caractère extrêmement jovial de René Willien donnait à certains Valdôtains l'impression qu'il ne pouvait pas se faire autour de lui un travail vraiment sérieux. Une personne de très grande autorité a voulu se rendre compte, par elle-même, que René Willien était entouré de collaborateurs sérieux, plus sérieux que l'impression de joie diffuse qui rayonnait de sa jovialité de Valdôtain. Cette personne très sérieuse n'a été autre que M^{lle} Viglino, qui était chargée du poste d'Assesseur de l'Instruction Publique. C'était une personne, vous le savez bien, qu'on ne pouvait pas tromper par de simples apparences. Elle a vu tout de suite ce que l'on pouvait tirer des cours de Saint-Nicolas. *Le Bureau de Recherche Ethnologique et Linguistique* est né de cette bonne impression que M^{lle} Viglino a eue du travail qui se faisait autour de René Willien.

M^{lle} Viglino avait aussi comme projet de permettre aux futurs enseignants val-

dôtains de faire *des études de français en France*. Elle s'est rendue pour cela à Grenoble et m'a demandé de l'accompagner chez le Recteur de l'Université. Les premiers stages d'enseignants valdôtains en France ont eu lieu à Grenoble ; j'y ai participé. J'ai même organisé pour eux un voyage scolaire en fin d'année. Je suis moi-même un montagnard des Alpes et j'ai voulu montrer aux Valdôtains qu'il pouvait exister de véritables montagnards dans des massifs où les sommets ne sont pas aussi grandioses que ceux des Alpes. Nous sommes allés en Ardèche et en Auvergne où nous avons vu le village d'Étables à 1100 mètres d'altitude, au pied d'une montagne relativement basse, le Mont Mézenc à 1400 mètres. Il n'est pas besoin de hauts sommets comme ceux des Alpes, pour que leurs habitants soient aussi de vrais montagnards. Comme nous étions en Haute-Loire, cette promenade a eu aussi dans son programme la cathédrale du Puy-en-Velay, dont la visite commence par la véritable ascension d'un escalier monumental d'une soixantaine de marches, qui les vrais pèlerins montent à genoux en priant.

Lors de ces stages grenoblois des enseignants valdôtains, j'ai reçu la visite du Président de la Vallée d'Aoste, M. Andrione. Il n'était pas venu à Grenoble ce jour-là pour rencontrer un professeur de physique nucléaire, spécialiste des sondages souterrains ; M. Andrione avait visité le Centre d'Études Nucléaires et avait contacté le professeur Doubrovsky. Celui-ci est venu quelque temps après en Vallée d'Aoste, pour vous apprendre, hélas ! que le filon de minerai de Cogne n'avait plus beaucoup de réserves et qu'il était donc inutile d'entreprendre des rénovations coûteuses. M. Andrione accomplissait son travail de responsable politique. Il est venu me voir à cette occasion.

Je me demande s'il n'avait pas autre chose en tête, car c'était un homme très habile que M. Andrione. À cette époque, la Vallée d'Aoste était troublée par les agissements quelque peu révolutionnaires et en tout cas fort agaçants, d'un Valdôtain qui avait participé au premier stage à Grenoble. Le Président Andrione m'a demandé ce que je pensais de "l'Arpitan". Je lui ai dit la vérité : je ne connaissais pas ce que c'était, et même je ne connaissais pas l'existence de ce mot. M. Andrione n'a rien dit, mais il savait désormais que ce mot n'avait pas été rapporté de son stage à Grenoble par l'agitateur Valdôtain. Quant à moi, je ne sais toujours pas la signification précise de ce mot, qui doit être un mot à la mode qu'on met à toutes les sauces pour enjoliver les discours vides de sens.

Je veux encore vous raconter quelques histoires qui me sont arrivées en Vallée d'Aoste. Un jour, j'ai été brusquement convoqué à Aoste et je ne savais pas bien pourquoi. Il était question d'un fonctionnaire français peu favorable aux Valdôtains ; il y avait de quoi rester perplexe. De plus, cette convocation tombait mal, car je ne sais plus pour quelle raison je m'étais fait mal à la main et je conduisais difficilement ma voiture. Ma seconde fille était déjà étudiante à Grenoble et c'est elle qui m'a conduit à Aoste. De quoi s'agissait-il ?

L'administration française avait commis une maladresse, comme on peut en commettre quand on voit les choses de loin et de haut, c'est-à-dire de Paris. La France nomme et paie un fonctionnaire en poste à Aoste ; ce fonctionnaire dépend de l'Ambassade française à Rome et doit aider et conseiller ceux qui rédigent en français les textes officiels valdôtains. La France prend donc un peu soin du passé de la langue française en Vallée d'Aoste. Un jour, ce fonctionnaire français avait tenu des propos maladroits sur la qualité du français des Valdôtains ; et pour aggraver l'affaire, ce fonctionnaire avait été précédemment en charge à... Addis-Abeba. Cet homme ne devait pas avoir chevillée au corps, cette vertu pourtant nécessaire à quelqu'un chargé d'une fonction diplomatique, c'est-à-dire la délicatesse.

Je suis arrivé au beau milieu de cette réunion qui se tenait dans la grande salle d'un hôtel des environs d'Aoste. Les Valdôtains mettaient face à face les deux Français présents à cette réunion, le fonctionnaire français qui venait tout droit d'Addis-Abeba et moi, qui venait de mon université de Grenoble. Il faut rappeler que la France avait fondé à Addis-Abeba un lycée international où l'on enseignait un excellent français. En somme, ce fonctionnaire se plaignait de ne pas retrouver à Aoste les avantages d'une ville pourvue d'un tel établissement culturel de très haut niveau. Son amertume lui inspirait des déclarations dures sur les Valdôtains. Il affirmait que rares étaient les familles valdôtaines qui donnaient une première éducation en français à leurs enfants et que l'italien prenait le pas sur le français, notamment dans les usages les plus ordinaires de la ville Aoste.

Que pouvais-je répondre aux remarques désobligeantes de mon compatriote fraîchement débarqué d'Abyssinie ? Que la Vallée d'Aoste avait connu des époques plus favorables au français, bien sûr. Je lui rappelais qu'à l'époque mussolinienne l'Italie avait signé les accords de Latran qui ont depuis imposé à l'Église l'usage de l'italien et que ce n'était pas une messe hebdomadaire en français qui pouvait contrebalancer cet usage constant de l'Église catholique. J'ai rappelé que le gouvernement faisait beaucoup pour que l'enseignement du français donne une bonne connaissance de notre langue à tous les Valdôtains. Je me souviens d'avoir dit à ce dénigreur du français de la Vallée d'Aoste que j'étais un Mauriennais et que les vieux Valdôtains avaient le même accent français que mon grand-père et que mes grands-oncles Savoyards. Que sais-je encore ? Tout ne s'est pas terminé ce jour-là. Mais quelque temps plus tard, l'Ambassade française a rappelé ce fonctionnaire peu discret.

Quelques années plus tard, j'ai participé à l'organisation à Aoste d'un congrès international sur la politique générale des États d'Europe dans les Alpes. Le congrès lui-même s'est bien passé, mais par la suite, les communications des uns et des autres ont mis beaucoup de temps pour parvenir à Aoste. C'est à cette occasion que j'ai pu apprécier les qualités de M. Pezzoli ; nous avons fait tous les deux

le nécessaire pour que les *Actes du Congrès* paraissent. Ce travail que nous avons fait ensemble dans des conditions difficiles a fait de nous deux amis, que la mort a trop tôt séparés.

Une dernière histoire. Un Assesseur, je ne sais plus lequel, a eu la bonne idée de mettre un peu de rigueur dans la gestion du personnel affecté à la rédaction des textes officiels en français. Je fus appelé pour participer au jury. Il s'agissait de juger le français de trois candidates, dont deux étaient des Françaises nées en France. Il ne m'était jamais arrivé d'avoir à juger la copie d'une Française née dans la famille d'un Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française ; il faut venir à Aoste pour connaître une pareille situation. Madame la nièce de Monsieur le Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française a été reçue la première à ce concours destiné à juger les compétences en français des candidats. L'Assesseur a été si satisfait, qu'il a reconnu sans discuter la validité du classement que j'avais proposé.

Je ne veux pas terminer ce récit de mes activités valdôtaines sans rappeler les noms de mes amis que la Vallée d'Aoste m'a fait connaître. René Willien, M^{lle} Viglino, Ernest Schülé, Jean Pezzoli, Pierre Vietti, qui récitait si bien les textes que lui-même et son ami Willien avaient écrits en patois. Tels ont été les amis que la Vallée d'Aoste m'a permis d'apprécier et d'aimer. C'est un peu pour cela que j'ai demandé à la Vallée d'Aoste de bien vouloir publier mon livre sur *Le Franco-provençal*, en souvenir de ces amis et en leur honneur. Parlons donc de ce livre.

DEUXIEME PARTIE : LE LIVRE *LE FRANCOPROVENÇAL*

Mon livre porte sur la linguistique, mais cette linguistique est étroitement liée à l'histoire de votre pays. Il est en effet vraiment utile d'expliquer l'histoire du français en Vallée d'Aoste et sur le versant oriental des Alpes par ce qui s'est passé dans le troisième tiers du VI^e siècle (571-575). Les Lombards, les derniers venus des peuples germaniques occupaient la région de Milan, qui a d'ailleurs conservé le nom de ces Germains. Ces Lombards, ou Longobards ont, en 571, traversé les Alpes et ravagé la Provence, sur laquelle régnait l'un des petits-fils de Clovis. Ce roi mérovingien, Gontran, a défendu son territoire et a menacé les Lombards d'aller ravager leurs terres. Devant cette menace, les Lombards ont préféré céder aux Francs tout le versant oriental des Alpes ; c'est alors que Pont-Saint-Martin est entré l'histoire, comme le lieu interdit aux Lombards par une garnison assise au pied des Alpes. Le versant oriental des Alpes devenait alors une terre mérovingienne. Quel a été l'effet linguistique immédiat de ce changement ?

Le latin parlé depuis le col du Grand-Saint-Bernard jusqu'au col de Tende est devenu semblable aux langues du versant occidental et mérovingien. L'exposé risque de se compliquer si l'on fait intervenir tout ce qui s'est produit du Nord au Sud, depuis le Grand-Saint-Bernard jusqu'à Tende. La partie méridionale des

Alpes était orientée vers le monde occitan, grâce à l'influence de villes comme Briançon, Embrun, Barcelonnette. Ne nous occupons que de la partie septentrionale du versant, c'est-à-dire de la Vallée d'Aoste et de Suse, les vallées reliées à l'Ouest par les cols du Petit-Saint-Bernard et du Mont Cenis. Après ces détails historiques et géographiques, parlons enfin de linguistique, c'est-à-dire de l'essentiel. À partir de la fin du VI^e siècle, le latin n'a plus évolué à Suse et à Aoste, comme à Turin ou comme à Milan. À Suse et à Aoste, le latin a évolué à partir de la fin du VI^e siècle, comme à Lyon et comme en Savoie. Tel est le premier fait historique et linguistique qui explique l'histoire de votre pays.

La linguistique romane nous apprend que la Gaule Lyonnaise a connu la diphtongaison d'un plus grand nombre de voyelles latines, les timbres fermés ; ces voyelles sont restées intactes en Italie, de Turin jusqu'à Palerme. Pour les mots latins ME, TELA, TRES et bien d'autres, je ne cite que quelques exemples, on s'est mis à dire en Gaule : *mei, teila, trei*, alors que ces mots sont restés en italien *me, tela, tre* ; et ces mots modifiés par la diphtongaison sont devenus en français au cours des siècles : *moi, toile, trois*. La différence entre l'italien et le français s'est faite au VI^e siècle. Comme à ce moment-là, Suse et Aoste faisaient partie des terres gérées par les Mérovingiens, les habitants de ces vallées ont parlé comme ceux de l'autre versant des Alpes.

Je devrais excuser de vous entretenir de ces problèmes de linguistique romane qui rebutent si souvent les étudiants ; puisque vous êtes attentifs je continuerai un peu. Au siècle suivant, une nouvelle différence permet de distinguer les langues d'Italie et les langues de la Gaule : en Italie, on continue à dire *cantare, camino, caldo, caro*, alors qu'à l'Ouest, on dit *chanter, chemin, chaud, cher*. Cette innovation linguistique de l'Ouest des Alpes est un peu plus complexe : le Nord de la Gaule dit bien *chanter, chemin, chaud, cher*, mais la région lyonnaise a adopté des formes en *ts-* : *tsanta, tsamin, tso, tsar*. Ces formes de Lyon, de Suisse romande et de la Vallée d'Aoste permettent de distinguer encore plus les formes françaises des formes italiennes. *Et la distinction s'est réalisée entre la Vallée d'Aoste et l'Italie*. Ces évolutions se sont produites peu après que la Vallée d'Aoste était devenue terre mérovingienne à la fin du VI^e siècle.

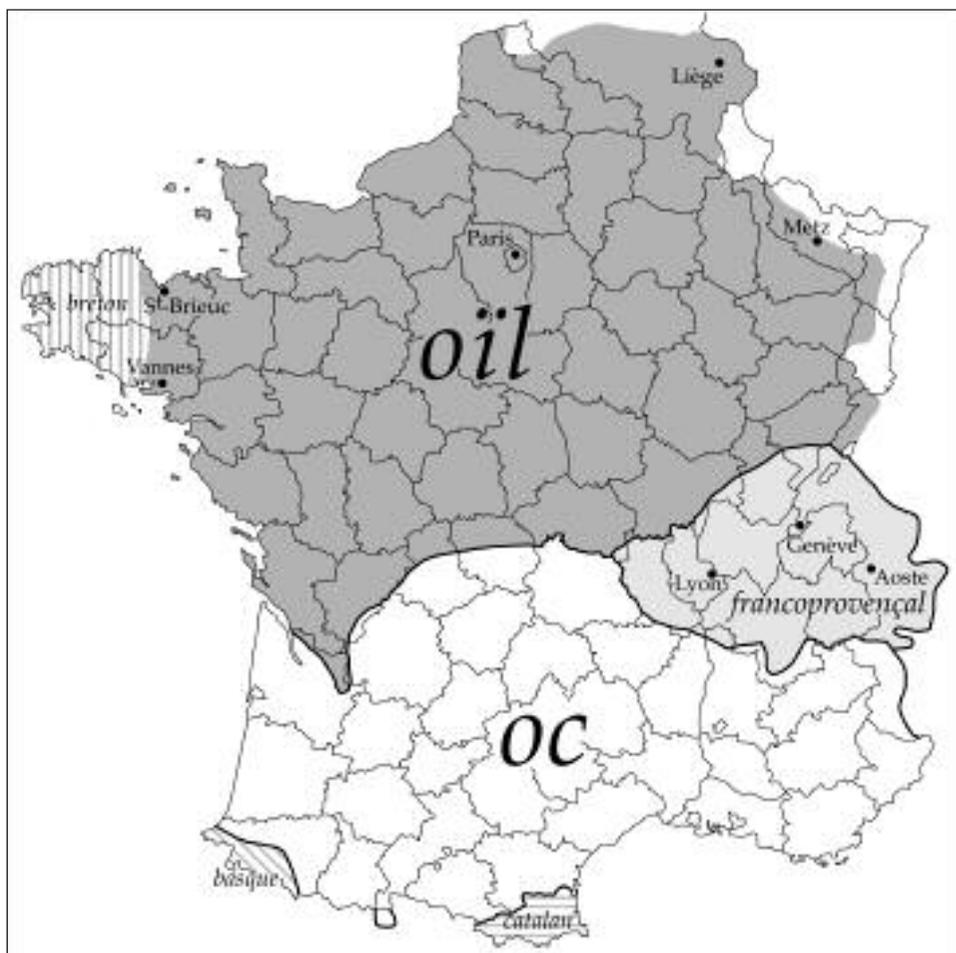
Si vous désirez de plus amples précisions sur ces prononciations valdôtaines, vous pouvez lire l'article qu'a écrit Saverio Favre dans l'ouvrage *Colligere atque tradere* publié en l'honneur d'Alexis Bétemps en 2003. Ce sont là les premiers résultats linguistiques qui, dès les temps les plus anciens, ont distingué Aoste et Suse du reste de l'Italie ; cela s'est passé avant Charlemagne.

Pour la Vallée d'Aoste, il faut signaler un fait religieux qui date de l'époque carolingienne. Le diocèse d'Aoste dépendait de Milan, comme cela était normal pour un diocèse qui avait été créé au V^e siècle, à l'intérieur de la province romaine dont Milan était la capitale. Mais à l'époque carolingienne, Aoste a été rattaché à

l'archidiocèse de Tarentaise. C'était une façon de rattacher plus fortement la Vallée d'Aoste à l'organisation du versant occidental.

Après ce bref retour aux données historiques, revenons à la linguistique. En Gaule, deux capitales se partageaient l'influence, l'ancienne capitale Lyon et la nouvelle Paris, dont Clovis avait fait la capitale de son royaume. Autour de Paris s'est constituée une nouvelle façon de parler et autour de Lyon, les gens ont continué à parler d'une façon plus traditionnelle, c'est-à-dire d'une façon plus proche du latin. La langue romane née autour de Paris a vite pris le nom de langue d'oïl, tandis que l'autre restée plus proche du latin est devenue celle qu'on a appelée longtemps plus tard, le francoprovençal, auquel se rattache le patois valdôtain. Voici, de façon schématique, ce que mon livre raconte.

Désormais j'ai besoin de cartes géographiques.



Telle est la première carte de mon livre. Elle indique la position de l'occitan, de la langue d'oïl et du francoprovençal.



Cette carte montre par le détail ce qui est resté dans la Gaule Lyonnaise dont le centre, Lyon est géographiquement quelque peu excentré. Le pays du francoprovençal comprend les villes suivantes ; faisons-en le tour.

À l'Ouest, Saint-Étienne et Roanne.

À l'Ouest de la Saône, Mâcon.

La capitale de ce pays est Lyon.

Dans le centre Nord, la Bresse, le département français du Jura, et plus à l'Est Pontarlier.

Au centre, le Bugey avec les villes de Nantua et de Belley.

Passons en Suisse : la Suisse francoprovençale comprend Neuchâtel, Fribourg, Sion, Lausanne et Genève.

En France : au Sud Léman, la Savoie avec Annecy et Chambéry.

Au Sud, le Dauphiné avec sa capitale Grenoble.

En Italie, Suse et Aoste.

Faisons le tour de cette carte : cela nous permettra de distinguer quels sont les

voisins du pays francoprovençal. Au Nord, les patois de type français. Cette limite part du Sud du lac de Bienna en Suisse, elle entre en France tout près de la ville Suisse de La Chaux-de-Fonds, elle passe au Sud de Besançon, de Dôle, de Chalon-sur-Saône et rejoint la Saône au confluent de la Seille. L'autre extrémité de cette limite Nord se situe à la rencontre des trois départements français, ceux de la Loire, de l'Allier et du Puy de Dôme.

La plus longue limite est celle qui sépare le francoprovençal de l'occitan : à l'Ouest elle va de l'Auvergne, puis elle traverse la Loire, le Rhône et les Alpes jusqu'à une quarantaine de kilomètres de Turin au Mont Freidou (1440 m). Face à l'Auvergne qui est de langue occitane, le département de la Loire n'est pas entièrement francoprovençal ; la limite passe au sud de Saint-Étienne. Elle traverse le Rhône entre quelques villages ardéchois et drômois. Puis la limite traverse le Dauphiné. Permettez-moi de ne plus vous encombrer l'esprit par des noms géographiques de pays que vous ne connaissez peut-être pas très bien.

Voici une histoire. Le mot Dauphiné a pris deux significations au cours de son histoire : c'était au Moyen Âge, le pays de Vienne et de Grenoble. Quand le Dauphiné est devenu français (au milieu du XIV^e siècle), la France était paralysée par la longue Guerre de Cent Ans ; par la suite, la France s'est réorganisée, Grenoble est devenu le chef-lieu d'un parlement dont la juridiction assez large comprenait toute une partie de terre provençale : Romans, Valence, Briançon, Gap, Montélimar, Embrun, Nyons. Aujourd'hui, quand on parle de Dauphiné, on pense aussi à cette partie-là du Dauphiné. La limite méridionale du francoprovençal passe aujourd'hui au Nord de ce qui avait été la limite des diocèses de Valence, de Die et d'Embrun. La pointe Nord de l'occitan et de sa partie qui forme le provençal Nord passe au sommet du Taillefer (2800 m) ; de ma fenêtre de Grenoble, je vois ce coin nord de Provence alpine.

Je peux maintenant vous raconter mon histoire, qui se passe près de la bosse que fait la limite autour de La Mure. Un homme né à La Mure vers la fin du XIX^e siècle a été toute sa vie, marchand de moutons. Il y a tous les lundis un marché à La Mure, évidemment il y allait ; sa zone d'action commerciale s'étendait beaucoup plus au Sud, jusqu'à Embrun et même jusqu'à Digne. Ce patoisant francoprovençal était assez malin pour arranger son parler selon ses clients méridionaux. Mais il revenait chaque semaine au marché de La Mure, pour parler son francoprovençal avec ses amis de chez lui. Cet homme s'est marié à une quinzaine de kilomètres de la Mure, à Mens, le premier village provençal de l'autre côté du Drac. Il faut que je vous dise que pour aller d'un village à l'autre, il faut franchir le Drac qui forme un véritable canyon ; Mens et La Mure sont à peu près à la même altitude de 800 mètres, mais on doit d'abord descendre à 600 mètres pour remonter de l'autre côté. Ces quinze kilomètres de montée et de descente ont formé au cours des siècles une véritable limite linguistique.

Revenons à nos jeunes mariés. La femme tenait un café à Mens et parlait le patois provençal de Mens avec tous les habitants du pays. Quand il allait au bistrot tenu par sa femme, son mari de La Mure s'accommodait au patois de ce pays linguistiquement étranger. Mais quelle était la langue que parlaient les deux époux quand ils rentraient chez eux ? Ils ont essayé de parler chacun leur patois ; ils étaient nés à 15 kilomètres à vol d'oiseau l'un de l'autre et leurs deux patois ne leur permettaient pas d'avoir une langue domestique acceptable pour l'un et l'autre. La femme était chez elle et elle ne consentait pas à abîmer son patois de village qu'elle parlait si très bien. Lui était dans le même état d'esprit ; il aimait trop son patois francoprovençal pour l'arranger selon le bon plaisir de sa femme qu'il aimait pourtant bien, mais tout de même l'amour a ses limites. L'amour ne peut rien, pour obliger un homme né à La Mure de changer de patois. Les deux époux ne supportaient pas les multiples changements qu'imposait la langue de l'un à la saine compréhension de l'autre. Ils n'ont tout de même pas divorcé, ils ont parlé français toute leur vie et ils ont célébré leurs noces d'or en français. Elle a continué à parler provençal dans son bistrot et lui a traversé le canyon du Drac toutes les semaines pour aller parler avec ses copains le patois francoprovençal de La Mure. Cette histoire m'a plus appris sur les limites linguistiques que toutes les plus longues dissertations.

Je continue ma marche vers l'Est. Au Sud de la Savoie, la limite est d'une parfaite clarté ; elle ne descend pas au-dessous de 2542 mètres au col du Fréjus. Un peu plus à l'Est, au col d'Ambin, on entre dans le bassin du Pô. La limite méridionale du francoprovençal a une partie en Italie. La limite passe entre Chiomonte qui est de langue occitane dans le pays d'Oulx, et le village de Graveres dans le pays de Suse qui est francoprovençal. Pour ne pas vous perdre dans des détails géographiques, disons simplement ceci : le col du Montgenèvre est un col du pays occitan et que le col du Mont Cenis est un col du pays francoprovençal.

À partir du col d'Ambin, la limite traverse la vallée de la Doire Ripaire et monte sur la crête de l'Orsiera jusqu'au Mont Freidou, qui domine les alentours de Turin. Plus au Nord, de Giaveno, près de Turin, jusqu'à Gaby en Vallée d'Aoste, le francoprovençal a pour voisin le piémontais.

La forme de la Vallée d'Aoste doit vous paraître bizarre, c'est qu'à partir de Gaby, le francoprovençal a changé de voisin. Depuis Issime et les deux Gressoney, le francoprovençal a pour voisin une langue germanique ; et il en est de même en Suisse, jusqu'au Sud du lac de Bienna, que nous retrouvons pour finir notre tour du domaine linguistique.

Je devrais m'excuser auprès de vous pour vous avoir fait subir, par oral, tant de réflexions sur des sujets qui se comprennent mieux par écrit. Je vous renvoie à mon livre. Auparavant je voudrais remercier deux Valdôtains qui m'ont aidé à le faire. Au cours de ma vieillesse, j'ai subi deux chocs cérébraux ; certes je ne suis

pas devenu gâteux, enfin pas trop. Mais avant d'écrire proprement, il me faut plusieurs brouillons qui me permettent d'atteindre lentement un texte propre. Une Valdôtaine a eu le courage d'attendre patiemment que j'en arrive là ; merci Ivana, pour votre patience. Je n'ai jamais eu une très grande habileté graphique et mon livre comporte 34 cartes linguistiques. Seule la conception de ces cartes est de moi, leur qualité artistique est due à un Valdôtain, Rosito Champétravy. Merci Rosito, merci Ivana.

CONCLUSION

Aujourd'hui les États d'Europe favorisent plus ou moins l'étude des langues qu'on appelle des langues régionales. Il y a longtemps déjà qu'Ernest Schüle a établi une graphie pour écrire les patois valdôtains et cette graphie correspond aux différences fondamentales qui distinguent le francoprovençal du français. Pour obéir aux nouvelles prescriptions de l'Europe d'aujourd'hui, la Vallée d'Aoste était prête depuis longtemps.

La mode nouvelle que l'Europe a instituée en faveur des langues, qu'on appelle régionales, s'accompagne parfois de croyances bizarres. Quelques esprits échauffés, heureusement peu nombreux mais remuants, vont jusqu'à imaginer que les langues régionales ont besoin d'être dotées des attributs qui distingueraient les races de chaque région. Le francoprovençal ne repose pas sur une race, mais sur une façon de parler le latin ou le roman. Ne tombez pas dans ce travers lamentable. Même si vous voulez grandir vos rêves sur vos lointains ancêtres, n'employez jamais le mot "Arpitan". Ce mot n'existe dans le dictionnaire d'aucune langue ; il n'a aucun sens. C'est un mot à la mode qui n'appâte que les nigauds. Plus gravement, ce mot fait appel à ce concept qui nous a fait tant de mal au XX^e siècle, celui de race. Je voudrais vous dissuader de succomber à ce rêve. Les langues régionales n'ont vraiment pas besoin de cet horrible ornement.

Pour ne pas rester sur cette interdiction, je vais m'appuyer sur ce que m'a appris ma spécialité scientifique, la linguistique romane. Une revue française a fait d'une phrase italienne sa devise et cette phrase correspond bien à tout ce que je vous ai dit dans mon discours de ce soir :

Razze latine non esistono, esiste la latinità.

Que notre langue francoprovençale soit toujours étudiée dans une perspective scientifique digne de cette sagesse à la fois latine et romane.